

DERRIERE LE MIROIR

Patrick BRULE

Vendredi soir...

- Mademoiselle, que puis-je pour vous ?

- J'ai rendez-vous avec M. Granier, le ministre.

- Deux secondes, s'il vous plait, le temps de consulter le planning.

Il me laisse, plantée là ! Je jette un rapide coup d'œil dans la salle, toutes les tables sont prises, que du beau monde ! Le chef est parti dans le coin opposé pour vérifier si le Ministre des Affaires Etrangères a une réservation pour ce soir, il se la « pète » ce type, ce sont bien tous les mêmes, ces mecs ; le troisième plus haut personnage de l'Etat vient dîner chez lui, cela ne nécessite pas d'aller contrôler deux fois son cahier ! ... ou alors, je l'intimide ! Ma tenue : c'est peut-être elle ; mais une rencontre avec un ministre ne s'improvise pas. L'après-midi devant ma glace après de multiples essayages, j'ai tranché : mon tailleur bleu marine, jupe étroite et courte a eu ma préférence, un ensemble super sexy, d'un chic fou ; en haut, un chemisier blanc en voile de soie légèrement transparent, col roulé et sans manche, il se zippe par l'arrière

; le rendu est très moulant, galbant à merveille mes seins, nus bien sûr ; la veste assez longue, très échancrée me permet de cacher à ma guise ma féminité ; à peine entr'ouverte, elle laisse croire à une amorce de séduction, mais sans provocation. Une paire de bas noirs, fins à coutures, aux deniers extrêmes, à n'enfiler qu'avec des gants pour éviter la mauvaise surprise, met en valeur mes jambes longues et bien galbées, les hommes sont toujours friands de ces petits détails. Mais pourquoi me donner autant de mal alors que nous avons rendez-vous pour dîner, les jambes sous la table ! Question bijoux, je n'ai pas hésité : le collier ras de cou, succession de boules en or, cadeau d'Albert à la naissance de mon petit Pépito, à ma préférence, il fait ressortir mon bronzage, savamment entretenu, de nos dernières vacances à l'île Maurice. On dit de moi que je suis une fille sexy, mais avec du « chien », j'aime ça, Albert aussi... Avec cette tenue, je pense être dans le style du personnel du quai d'Orsay : bon chic, bon genre ; seule la jupe, un peu courte je l'avoue, apporte une petite pointe de jeunesse dans cette administration trop souvent coincée bleu marine.

Ma séduction a déjà porté ses fruits. La semaine dernière. Arpentant un des nombreux couloirs du bâtiment principal du Ministère avec mes documents sous le bras, un homme en costume sombre et cravate m'a bousculée. Tous mes papiers se sont retrouvés éparpillés sur le sol. Accroupis tous les deux face-à-face pour récupérer mon bien, il a

succombé à mon décolleté ou à mes jambes, en tout cas à mes charmes ; le monsieur, de grande classe, a exprimé mille excuses ; si je n'étais pas avec Albert, il est le type d'homme avec qui j'aurais pu faire un bout de chemin dans la vie...

- Veuillez me suivre, s'il vous plaît, me dit le responsable d'un ton sec.

Nous traversons la salle de restaurant. Tous ces regards braqués sur moi me déshabillent de la tête aux pieds. Je fais mon petit effet, ma plastique valant largement celle de certains mannequins. A l'école de secrétariat de direction, mon compte en banque s'est arrondi par des petits boulots comme ces défilés de mode haute couture, tantôt pour de la fourrure, tantôt pour de la lingerie fine. Le regard des autres, je connais et il n'est pas pour me déplaire ! Le ton condescendant, avec lequel ce chef de salle s'exprime, m'énerve, et sa façon de prendre ses désirs pour des ordres m'agace :

- Une table est réservée pour le ministre dans une petite salle. Mooooonsieur Granier aime dîner tranquillement, sans être importuné par des admirateurs, ou des détracteurs, comme cela arrive de temps en temps ; nous essayons de le satisfaire au mieux, et nous lui réservons cet endroit, disons... très discret !

La porte s'ouvre sur une petite salle, couleur taffetas rouge bordeaux, d'une ambiance très feutrée; à gauche, une table est dressée

avec deux couverts et à droite, deux gros fauteuils confortables encadrent une table basse sur laquelle sont posées une bouteille de champagne dans son seau et deux coupes. Seul un lit deux places manque à l'appel pour se retrouver dans une alcôve « royale » ; est-il dans l'épaisseur du mur encadré par ces deux appliques, reproductions du XVIème ? Tombe-t-il à la première pression d'un bouton que je cherche désespérément ? Est-ce la garçonnière du ministre ? Si ce tête-à-tête fixé par la DRH, pour un premier entretien, m'a étonnée, il ne me surprend plus, il est évident que nous ne serons que tous les deux !

Ce rendez-vous, je l'ai souhaité. Même si les conditions qui me sont imposées à l'instant sont très particulières, plus question de reculer. Ma nature me pousse souvent vers l'avant, comme la première fois où j'ai rencontré Albert, je l'ai déshabillé moi-même, doucement, tout doucement, nous étions dans la salle de stérilisation de l'hôpital. J'avais, cette fois-là, des circonstances largement atténuantes, j'exécutais les désirs très précis de Paulette, ma mère adoptive. (lire : VENIELS)

C'est au début du mois de mai que ma vie a basculé, l'histoire est toute récente. A la suite de l'élection présidentielle, un certain Monsieur Jean Granier a été nommé ministre ! Depuis mes pensées sont absorbées, jour et nuit, par cet homme. Quatre semaines après, une petite annonce attire mon attention : le Quai d'Orsay recherche une secrétaire de direction. Faisant immédiatement la relation entre le Ministre et le Quai

d'Orsay, ma candidature à ce poste semble évidente. Je réponds à l'annonce et la semaine suivante une convocation arrive par la poste ; un rendez-vous est pris avec la Directrice des Ressources Humaines. Au premier entretien, mes réponses fusent en écho aux sempiternelles questions. Mon interlocutrice ne s'étonne ni de mes qualités, ni des mes trois langues parlées, ni de l'énergie déployée dans le cadre de mon travail. Je n'ai pour ma part qu'une priorité : croiser au moins une fois celui qui porte le même nom que moi, cette idée m'est devenue primordiale. Ce rendez-vous, je le veux et je l'aurai !

Après deux heures d'entretien et une conversation à bâtons rompus, nous avons convenu d'un rendez-vous avec mon futur patron, sans que son nom ne soit jamais mentionné, un homme très pris, toujours entre deux avions. La plus sûre façon de le rencontrer étant de prendre un repas avec lui, l'entretien est fixé lors d'un déjeuner d'affaires ou plutôt un dîner, la bonne compagnie n'ayant rien pour lui déplaire, semble-t-il. La confirmation de mes compétences à ce poste est arrivée la semaine dernière avec une invitation à dîner en tête-à-tête avec M. Jean Granier lui-même, l'homme que je cherche justement à rencontrer !

- Mademoiselle, je ne vous ai pas demandé votre nom ?

- Mademoiselle Granier, dis-je.

- Ah, bien ! Mademoiselle Granier peut s'asseoir dans un des deux fauteuils, ce sera plus confortable pour attendre Moooooonsieur Granier, dit-il avec un petit sourire en coin.

Quand il parle de « Moooooonsieur » Granier, il en a plein la bouche, j'ai hâte de voir à quoi il ressemble réellement. Les photos de lui collectées au hasard des sites sur Internet, sont assez flatteuses, l'homme est beau, grand, brun, cheveux en arrière légèrement grisonnants. Il ressemble à celui qui m'a aidée à récupérer mes documents mais sans certitude, l'instant ayant été assez fugace.

Mon petit Pépito a bientôt un an, c'est un beau bébé brun aux yeux noirs et à la peau mate. Le voyage à La Havane, effectué au premier mois de grossesse, a peut-être donné de la couleur aux paillettes d'Albert, utilisées pour sa fécondation ! non, je plaisante, mais il est sûr qu'il saura très vite danser la salsa et la bachata car nous vivons totalement immergés dans ce monde latino avec notre voisin Max, un jeune garçon d'origine cubaine. L'année dernière, lors du grand concours de salsa remporté haut la main, Max et moi avons gagné , ce voyage ; nous en avons profité pour retrouver les traces de sa famille, surtout celles de son grand-père. Nous sommes revenus bredouilles mais après avoir marché dans les pas, bien réels encore, de ses parents tous deux décédés. Quelle séquence émotion ! Lorsque nous nous sommes retrouvés sur la piste du

Tropicana, habillés dans les costumes ayant appartenu à ses parents, pour une démonstration de salsa endiablée...

Avec la recherche du grand-père de Max, comment ne pas penser à celui de Pépito dont je n'ai aucune nouvelle. Mes recherches généalogiques ont vite abouti ; ma mère est morte, il y a quelques années, elle s'appelait Paulette Lebreton, nous n'avons pas le même nom, elle n'a jamais été mariée ! A son décès, elle vivait avec celui que je considérais comme mon père, son nom était Paul Lenormand, Leur première rencontre avait eu lieu lors d'un jeu radiophonique où il fallait associer les régions de France ! Comme je l'ai aimé, Paul ! Mon père adoptif, si bon et attentif, grâce à lui je suis si heureuse de vivre aujourd'hui...

- Monsieur le Ministre vous demande de l'excuser, il aura un peu de retard, son avion vient tout juste de se poser sur la piste de l'aéroport de Villacoublay. Désirez-vous quelque chose à boire ?

- Une infusion de carcadet ?

- Je vois que Mademoiselle voyage. Nos fleurs viennent directement de Louxor.

- Dans ce cas, c'est parfait ; ne la suerez pas s'il vous plaît.

- Très bien Mademoiselle Granier.

L'idée de revoir mon père ne m'avait jamais effleurée. Cette quête de filiation n'avait pas d'emprise sur moi, mais maintenant le besoin de chercher le grand père de Pépito, devient urgent, et c'est pourtant le même

homme ! Et la curiosité pour ce ministre me pousse plus encore. Que sais-je de lui ? Paulette, ma mère, ne m'a rien dit : sujet tabou à la maison. A mes questions trop précises, elle me regardait, embarrassée, muette, l'œil sombre à un point tel qu'il me devenait impossible de continuer ; son visage se fermait, de temps à autre une larme même perlait ! Alors je venais l'embrasser sur la joue comme pour m'excuser, elle me prenait dans ses bras et me serrait fort. Le jour de mes sept ans, l'âge de raison, Paul travaillait dans son atelier à son « élevage » d'araignées, tout doucement je suis entrée sur la pointe des pieds afin de ne pas déranger ses petites bêtes. Plantée devant lui et attendant ses réponses, le peu de choses qu'il m'a dites, je les savais vraies car il ne mentait pas, mais il ne savait pas grand-chose; lorsqu'il a connu Paulette, elle travaillait au secrétariat d'une faculté de médecine parisienne.

- Votre tisane, mademoiselle Granier. Monsieur le ministre devrait arriver d'ici un bon quart d'heure.

- Vous croyez, avec tous ces embouteillages parisiens, c'est l'heure où le périphérique est saturé ! Il faut une bonne demi-heure en roulant très vite.

- Mademoiselle, faites- moi confiance ; un ministre n'est pas un personnage comme les autres, et puis un hélicoptère de l'armée est à sa disposition s'il le juge nécessaire. Je vous le confirme, dans un moins d'un quart d'heure il sera là, il ne vous reste plus longtemps à attendre.

Vous désirez autre chose ?... Enfin, si vous avez besoin, n'hésitez pas à sonner à ce bouton.

- Parfait, tout va très bien, il ne me manque rien.

Ce furent mes dernières questions posées à Paul ; seule Paulette savait, elle détenait le mystère de ma naissance comme un véritable secret, l'oubli fut la meilleure conseillère pour moi. Mais la recherche du grand-père de Max, la naissance de Pépito, l'élection présidentielle, la constitution du gouvernement, et ce Monsieur Granier qui porte le même nom que moi, c'en est trop pour rester dans l'oubli et l'ignorance !

Jeudi dernier, pendant la sieste de mon petit ange, j'ai repris mes recherches sur internet. Je suis allée de surprise en étonnement avec ces quantités incroyables de données accumulées fort utiles pour mon entretien. Lui montrer que la plupart de ses années de travail, de voyages, de politique, me sont connues, voilà un bel atout dans ma main. En fin d'après-midi, la première révélation est tombée : mon ministre des Affaires Etrangères sort d'une faculté de médecine parisienne ! L'étau se resserre ; Paul, qui savait si peu de choses, ne m'avait pas menti ; je suis restée de longues minutes ébahie, stupéfaite ; des étudiants en médecine, il en sort des milliers en France, mais la coïncidence est étrange. Ces questions sans réponse me glacent. Mais qu'est-ce qui me pousse donc à venir ici ? La théière de porcelaine fine ne fume plus, ma tisane a refroidi. La tasse exhale ce doux parfum de sérénité, de sagesse arabe, le carcadet

m'apaise et me déstresse ; elle a ce petit goût acidulé des phrases qui piquent, des découvertes qui heurtent. Elle calme mon attente. La probabilité qu'il soit mon père est faible, mais une force intérieure me fait parcourir ce chemin. Une intuition féminine me persuade : la réalité est peut-être là. Et si c'était lui, qu'aurais-je à lui dire ? Je le cherche moins pour trouver mon père que pour donner un grand-père à Pépito, mais en a-t-il besoin ? Paul a toujours été mon père ! Que ferais-je d'un second père que je n'ai jamais vu ? Qui ne m'a pas élevée ? Lui apporter la tendresse et la féminité qu'une fille peut apporter à son père ? Mais il ne demande rien. En ai-je besoin moi-même ! Peut-être ?

Que faire avec ces questions sans réponse, elles m'encombrent la tête inutilement. Le poste est à pourvoir, mes états d'âme doivent rester à l'écart. Non, je suis venue pour savoir qui il est ! En manifestant la volonté d'obtenir ce poste, j'en saurai déjà un peu plus, encore cinq ou six minutes à patienter...

- Monsieur le Ministre, annonce le chef de salle.

Surprise ! L'homme est bien celui croisé l'autre jour dans le couloir. Nous nous connaissons déjà ! Debout pour l'accueillir, je tire discrètement sur ma jupe, il me tend la main, elle est moite, sensation désagréable, ce genre de moiteur qui cache une appréhension. Pas le temps de prononcer un mot, il me dit :

- Je vous ai fait attendre. Excusez mon retard.

- Il n'est point besoin de vous excuser, la République est une maîtresse gourmande... de temps.

- On peut formuler les choses ainsi. Mais il me semble vous avoir déjà vue ?

- Dans les couloirs, la semaine dernière, vous m'avez aidée à ramasser mes documents.

- Oui, j'y suis... et donc, vous postulez pour cet emploi de secrétaire, plus précisément pour être ma secrétaire.

- Tout à fait, permettez-moi, d'abord, de vous féliciter pour votre nomination. Avant d'être une secrétaire potentielle, je revendique le droit d'être une citoyenne de ce pays, très intéressée par la politique. Le nouveau Président me plaît par son esprit d'ouverture.

- Merci de vos félicitations, elles me vont droit au cœur. Asseyons-nous, si vous le voulez bien, dans ces deux fauteuils et prenons une coupe de champagne, à moins que...

Sa phrase n'est pas finie, mon signe de tête en dit long sur mon envie, cette bouteille gardée au frais dans son seau me tente depuis la première seconde où je l'ai vue. Assis en face de moi, il regarde la façon dont je croise les jambes, les yeux fixés sur mes bas ; un coup d'œil furtif me donne l'explication : ma jupe est un peu courte et laisse apparaître le petit diamant posée sur la jarretelle qui clipse le bas, pure coquetterie féminine très à la mode, vendue par une copine dans sa boutique

parisienne ; elle me dit toujours que si on investit de l'argent, c'est pour le montrer... mais cette jupe est peut-être un peu courte pour cette petite fantaisie ! Je fais mine de ne rien voir mais il est comme attiré par cet endroit de mon anatomie, à croire que sa femme est purement cérébrale ! Encore un de ces hommes frustrés de ne pas avoir tout exploré. Albert et moi sommes très attachés à tous ces petits riens qui pimentent notre vie et scellent notre amour. Ma tenue est-elle trop osée que l'entretien serait déjà terminé ? Non, le ministre semble toujours intéressé; mon petit côté naturel dévoilé le passionne-t-il ? Je ne bouge pas d'un pouce et jette même un coup d'oeil sur l'endroit qu'il dévore des yeux :

- Si j'avais vingt ans de moins, j'aurais eu du mal à résister à vos charmes ; mais, hélas pour moi, vous avez l'âge d'être ma fille. Êtes-vous mariée ?

Il ne croit pas si bien dire, et si j'étais sa fille ?

- Oui, euh, enfin non, mais je vis avec un homme, un avocat de quinze ans plus âgé que moi.

- Mais alors il a presque mon âge.

Vient-il de réaliser qu'il pourrait se faire une petite gourmandise ? Va-t-il essayer ? Il aura fort à faire, nous vivons avec Albert, un amour tellement passionné que celui d'un autre me semblerait bien banal :

- Je ne connais pas votre âge, excusez-moi, monsieur le ministre.

- J'approche maintenant de la cinquantaine ; j'ai une femme que j'aime et trois beaux garçons encore étudiants. Mais pourquoi vous me demandez cela ?

- Je ne vous demande rien, c'est vous qui parlez d'âge.

- Ah oui ! Je voulais vous dire : n'hésitez pas à mettre une tenue plus réglementaire ; si elle est moins agréable pour nous les hommes, elle est un remède plus efficace aux problèmes d'amour, et dans les services administratifs, ils ne manquent pas !

- Bien sûr, monsieur le ministre.

- Et puis, cessez de m'appeler ainsi, vous connaissez mon nom. J'ai constaté d'ailleurs que nous avons le même nom de famille; mais des Granier, il y en a des milliers en France, 2050 je crois ; c'est moins répandu, certes, que Martin qui arrive en tête, avant Dupont d'ailleurs.

- Oui, c'est pure coïncidence, dis-je avec un gros mensonge.

Le ministre sonne. Le sommelier arrive, dénoue le muselet et fait délicatement tourner le bouchon. Heureusement pour moi, il n'a pas le savoir-faire d'Albert, dont les doigts déshabillent chaque fois la bouteille si délicatement que mon corps tremble, érotisme et sensualité exacerbée. Non, heureusement qu'il n'a pas le talent d'Albert, je reste de marbre !

- Une coupe, mademoiselle Granier, propose le sommelier

- Pure coïncidence en effet, renchérit le ministre, mais le hasard fait bien les choses, j'ai l'impression que nous sommes faits pour nous

entendre. J'ai connu une Granier, il y a longtemps, elle se prénomme Sarah, elle aurait à peu près votre âge.

- Ah oui , moi c'est Sandrine !

Le sommelier me tend une coupe, la deuxième est pour le ministre ; après les banalités d'usage, il s'excuse et nous laisse en tête-à-tête. Nous levons nos verres à ma nouvelle carrière, à mon nouveau poste. Son choix est déjà fait, il ne me surprend guère ; comme deux fauves prêts à bondir, nous étions en arrêt l'un face à l'autre, le chasseur sur sa proie et la proie en offrande à son prédateur. Le temps de la découverte physique est passé, je suis en plein doute ! Cet homme assis en face de moi, est-il mon père ? Son physique me porte à le croire ; son élégance, son petit côté sensuel me ressemblent, mais est-ce suffisant ? Il cache toujours la moindre étincelle paternelle ; une onde me traverse, je sors de sa chair telle ces bulles du champagne qui remontent le long des parois de la coupe. Pourquoi ne ressent-il rien ? Pourquoi ne montre-t-il aucune faiblesse d'âme ?

- Si nous passions à table, nous poursuivrons notre dîner au champagne, si vous le voulez bien ?

- Bien sûr, l'idée est excellente.

Il me tend la main pour m'aider à me relever de ce fauteuil profond. Sa main est chaude et agréable ; quel changement ! À l'arrivée, elle était si froide.

- Je vous propose: un plateau de fruits de mer, cela vous convient-il ?

- Quelle bonne idée, et belle harmonie avec le Champagne : c'est un repas de fête.

- Faisons vivre nos marins, ils ont besoin d'être aidés, les pauvres ! Voyez-vous, Mademoiselle, la tolérance, elle se situe là aussi. Vous souligniez, à juste titre, l'ouverture du gouvernement dont je fais partie ; je connais la chanson ; ma carrière a commencé avec dix ans d'action humanitaire.

Un serveur entre tenant dans ses mains un large plateau de fruits de mer, provoquant notre émerveillement devant ce bel assortiment : huîtres, pattes de crabes, langoustines, moules en gelée et autres petits coquillages utiles surtout à la décoration. Le ministre s'est tu, dommage, le sujet devenait intéressant, il se rapprochait sérieusement de l'heure de ma naissance !

- Je suis à l'origine de l'association Médecins du Monde. Vous êtes trop jeune pour vous en souvenir ; nous avons travaillé lors de la guerre du Golfe, Irak contre Iran, sur le terrain, à soigner la population meurtrie prise en otage. Croyez-moi, le regard porté est alors bien différent de celui des médias. La souffrance, la solitude, la douleur, cela marque un homme. Mais j'ai l'impression de ne parler que de moi ;

j'aimerais en savoir un peu plus sur vous. Vous avez un mari, vous me l'avez dit, des enfants peut-être ?

Le dîner est supposé être un entretien et nous débattons comme si nous voulions rattraper le temps perdu. Nous n'avons rien en commun, tout au plus quelques ressemblances. Dois-je lui mentir, je n'ai rien à cacher :

- Un petit garçon, Pépito, âgé d'un an tout juste. Mais rassurez-vous, il n'aura pas de frères, ni de sœurs !

- Mais pourquoi dites-vous cela, c'est horrible de la part d'une jeune femme comme vous. La vie, vous savez, n'est pas toujours telle qu'on l'attend.

Cette phrase a réveillé en lui quelque chose de profondément enfoui ; il se tait. La forteresse semblait imprenable et voilà qu'en une phrase son cœur est mis à nu, l'édifice se lézarde. L'atmosphère est lourde, mon besoin de vérité trop pressant ; sus aux pattes de crabe :

- Une belle patte et voici la pince pour la martyriser !

Il sourit, cette belle part remplit son assiette ; la pince en main pour la décortiquer, arrive ce qui doit arriver... Le crabe mayonnaise, à l'esprit voyageur, finit sa course sur ma belle veste bleue marine. Incapable d'exécuter la moindre parade, l'évidence d'une intervention urgente sur ce tissu moiré fait bondir le ministre sur le bouton de service. L'inventaire est dressé : les dégâts sont proportionnels à la vitesse de

l'OVNI, c'est-à-dire considérables ! Le serveur est déjà là, avant même les excuses de M. Granier, tenant des propos rassurants :

- Mademoiselle, donnez-nous votre veste, nous allons la détacher à la vapeur, à la fin du repas, elle sera sèche.

- Merci, voici.

La veste emportée, le ministre reste médusé, muet, les yeux rivés sur mon col roulé blanc transparent. Mes seins s'affichent ouvertement, ma veste à demi- fermée ne devait en suggérer qu'un soupçon ! Maudit crabe voyageur...

- Etes-vous prête à me suivre ? dit-il.

- Profitez-vous de la situation pour me faire une belle proposition ?

- Ah, pas du tout ! Même si je ne vous cache pas que le tableau est magnifique ; si je peux me permettre, vous êtes vraiment en beauté. Ah ! Ces quelques années qui nous séparent...

Son téléphone portable se met à sonner, interrompant notre conversation :

- Allo ! Bonjour , qu'y a-t-il pour me déranger en plein dîner d'affaires ?... ... mais est-ce si urgent ?... ... tu ne pouvais pas attendre demain pour me dire cela... ... et tu as vu ton banquier... ... non, c'est lui qui a raison... ... et combien il te faut... ... c'est une grosse somme... ... et ta mère, tu lui as dit... ... ce n'est pas la peine... ... bon, je

m'occupe de cela demain matin... .. ne recommence plus... .. passe me voir de temps en temps au bureau... .. essaie au moins... ..je t'embrasse...

- Excusez-moi, ah, ces enfants ! Mon fils a besoin de moi de temps en temps.

Il a une pointe d'amertume dans la voix, sa famille semble peser lourd sur ses épaules. Mon crabe, contrairement au sien est un sédentaire. Dans mon assiette, se laissant décortiquer sans problème, il permet au ministre de rester cravaté, j'en ragerais presque !

Trois enfants étudiants, et si peu de temps pour s'en occuper ; compense-t-il ce manque d'attention par son compte en banque ? Il est tout juste bon à renflouer les comptes de ses fils et à payer leurs études. Et si c'était mon père, aurait-il le temps de m'accorder plus qu'un dîner ?

- Est-ce que vous vous voyez déjà grand-père ?

- Je n'ai pas l'âge d'être grand-père et mes enfants n'ont pas de petits à ce que je sache, même si les filles leur tournent autour ! Quelle drôle de question vous me posez là !

Mon Pépito a peu de chance d'être son petit-fils et pourtant quelque chose me dit que cet homme est mon père. Il me tarde de retrouver ma veste, une envie subite de voiler ma féminité, il me cerne mieux mais ne me reconnaît toujours pas. Pas le moindre soupçon de

paternité chez cet homme. Aucun attendrissement à l'évocation d'une famille agrandie. Si c'est lui mon père, il a fait une croix sur son passé. Il me propose de me resservir, deux huîtres et une moule, le plateau est presque vide ; la fatigue me gagne, mon corps a la chair de poule, mes seins sont durs et me font mal, j'ai froid :

- Pouvez-vous demander si ma veste est prête ?

- Bien sûr.

Deux pas sur le côté lui permettent d'appeler un garçon et de lui demander ma veste. Cinq minutes plus tard, le serveur est de retour portant un cintre entouré d'un papier de soie. Plus aucune trace de l'incident, la chaleur a fait des miracles, je l'en remercie. Ce repas qui tourne en rond m'exaspère. J'en ai marre de ce type, en face de moi qui ne s'intéresse qu'à sa petite personne, son boulot, sa politique, un carriériste, je n'ai plus rien à lui dire. La soirée se prolonge inutilement : Oh, ce temps perdu ! « Mooooooooonsieur » Jean Granier se complait dans les banalités; dans une heure il n'y aura plus de train à la gare du nord, et le dessert n'est pas encore servi ! Le ministre disait être pressé, il me parle de sa femme maintenant, il lui doit son parcours politique. Gentille, elle tient bien la maison et s'occupe de ses enfants : je m'en fiche, pourquoi me dit-il cela ? Trois coupes de champagne ne l'autorisent pas à se confesser à la première venue. Un sentiment pitoyable s'installe entre nous. Qu'il arrête son déballage, la

République a sûrement quelques secrets à garder ; sitôt le dessert avalé, direction gare du nord, le dernier train part à 22 heures; tout est dit, mon enquête n'a guère avancé, il me reste une décision à prendre : accepter ou refuser le boulot de secrétaire. Mon métier d'infirmière me tient plus à cœur !

- Avez-vous terminé ? Le garçon est venu jeter un coup d'oeil dans nos assiettes. Mademoiselle prendra-t-elle un peu de fromage ?

- Non, merci.

- Oui, mettez-moi de l'Epoisse et du chaource, dit le ministre.

Adieu mon train ! Albert a gardé la clé de sa chambre située juste à coté du tribunal. Il est rentré à la maison s'occuper de notre petit Pépito, me voilà à la rue ; solliciter le ministre, coucher chez lui avec sa femme et ses enfants, la dernière solution ne me réjouit guère, à moins qu'il ne pense déjà à m'emmener dans sa garçonnière ; il doit bien en avoir une, tous les ministres en ont une ; ou alors il pense louer une chambre d'hôtel ; après tout, mes jambes, mes bas, mes seins, ce dîner l'aura passablement excité :

- Je ne voudrais pas être grossière, mais j'ai un train à prendre à la gare du Nord, le dernier de la soirée.

- A quelle heure ?

- Dans trois quarts d'heure ! J'ai encore le temps de l'attraper.

- Non, c'est trop tard, nous n'avons pas fini notre repas ! Ne vous inquiétez pas, nous aviserons.

Son regard frise la provocation. S'il veut m'entraîner dans des propositions malhonnêtes, le secret de ses années estudiantines sera une bonne monnaie d'échange ; mon petit Pépito doit savoir s'il a un grand-père.

- Je n'ai pas prévu d'affaires pour coucher sur place ce soir, si c'est dans vos projets ?

- Rassurez-vous pour l'instant, nous en sommes au fromage, pas encore au dessert !

Oh ! Le mufle, avec ses sous-entendus ! Le plateau de fromages, qu'il me tendait très poliment a bien failli se retourner sur son costume. Heureusement pour lui, mon geste est resté en suspens ! Respect du ministre ou respect du supposé père ? Son côté sensuel exacerbé, il m'appartient aussi, ma filiation est certainement là, mais comment le savoir : le plus simplement du monde en continuant ce petit jeu du chat et de la souris ? S'il est mon père, qui plus est un ministre, il ne couchera pas avec sa fille ! dois-je le provoquer jusqu'au bout :

- Non, je ne suis pas inquiète, il y a deux hôtels dans la rue ; peut-on demander au garçon de me retenir une chambre ?

- Soyez tranquille. J'ai une chambre réservée, pour ce soir, au Concorde Lafayette, je ne rentre pas systématiquement chez moi le soir afin ne pas réveiller la maisonnée, je suis prévoyant et ordonné.

Jusqu'à la dernière bouchée, il me faudra l'écouter. Se plaît-il tant avec moi pour faire traîner ce dîner? La recherche d'une assistante n'est-elle qu'un alibi ? Une longue liste de secrétaires à « essayer » garnit probablement son agenda ; le beau discours sur l'humanitaire et celui sur la tolérance sont loin maintenant, il dîne paisiblement avant de se taper sa petite gourmandise du soir dans sa chambre d'hôtel, à défaut d'en ramasser une sur le bord du trottoir ; sa directrice des Ressources humaines lui mâche la besogne et lui prépare le boulot, sacrée organisation ! Ma veste est maintenant fermée jusqu'au dernier bouton, finies les techniques de séduction, finis les cadeaux ; il en a assez vu comme cela, avant que je ne finisse nue dans son lit comme les autres :

- Vous semblez avoir froid ! Je vais demander de faire préparer les desserts.

Il se lève pour appuyer sur le bouton, le garçon était derrière la porte :

- Je vous suggère la tarte Tatin tiédie avec une boule de glace vanille, un soupçon de cannelle, et un filet de rhum ; la maison la prépare de façon extraordinaire. Un petit dessert exquis pour vous réchauffer et vous redonner suffisamment de tonus jusqu'à la fin de la soirée.

S'il cherche à me griser avec l'alcool, il doit savoir que trois coupes de champagne et un filet de rhum ne m'effraient pas. Sans être particulièrement portée sur la boisson, les bons mojitos que nous dégustons avec Albert, grand amateur de salsa, nous laissent toujours toute notre lucidité. Ce n'est pas avec son petit filet de rhum qu'il va pouvoir me coucher plus facilement dans son lit.

- Une tarte passablement arrosée, je vais suivre les conseils de Monsieur Granier !

- la même chose pour moi. Vous pouvez les apporter dès qu'elles sont prêtes. Je constate, mademoiselle, que vous m'écoutez et me faites confiance. Parlons de votre contrat, si vous le voulez bien, vous paraissez crispée, contractée, détendez-vous...

Comment me détendre alors que je n'aspire qu'à une seule chose : retrouver Albert et mon petit Pépito qui doit dormir cette heure tardive. Il adore sa nounou, Juliana, la copine de Max notre petit voisin. Juliana est une jolie Cubaine venue faire ses études en France, nous l'avons connue l'année dernière lors de notre voyage à La Havane. Ce matin Pépito commençait à faire quelques pas, encore hésitants, entre nos bras ; il faisait des allers et retours entre Juliana et moi, terminant souvent sur son petit derrière joliment rembourré ; chaque chute le faisait rire de bon cœur et nos éclats de voix emplissaient la maison.

- Vous semblez bien songeuse, quelque chose vous tracasse ? Pour votre contrat, je tiens tout de suite à vous dire, que de mon côté, c'est d'accord. Je me fais une joie de travailler avec vous.

- Non, ça va, la fatigue peut-être, j'ai un petit coup de pompe, mais cela va passer. Pour mon contrat, je vais en parler à mon mari et vous donnerai rapidement la réponse.

- Tenez, voilà le dessert, nous serons vite couchés.

Superbement décorée, entourée de deux boules de glace, la tarte Tatin tiède est un vrai délice, un petit soupçon de cannelle rehausse le goût de la pomme et se marie subtilement avec une meringue de chantilly ; en trois cuillérées, mon assiette est vide, celle du ministre aussi !

- Je suis très content d'avoir passé cette soirée en votre compagnie. Vous m'avez posé beaucoup de questions ; était-ce mon examen de passage ? Mon chauffeur va nous conduire à mon hôtel.

Le ministre insiste, provocation ou pas, nous sommes de la même trempe ; que ne ferais-je pas pour savoir s'il est mon géniteur, ce qualificatif lui va comme un gant ; Il n'ira pas jusqu'à coucher avec sa propre fille ; alors s'il m'offre son lit et dort dans le fauteuil, je l'appellerai "papa", et s'il tente quelque chose, la presse sera la première avertie ! Nous nous levons, il sort son téléphone portable pour prévenir son chauffeur et me tendant une carte de visite, me dit :

- Je vous laisse mon numéro de portable personnel, n'hésitez pas à m'appeler si vous souhaitez d'autres renseignements. Nous pouvons sortir, il nous attend devant le restaurant ; il n'y a pas de paparazzi. Montez dans ma voiture, je vous suis, juste le temps de remercier le propriétaire de l'établissement.

L'air frais de cet avant printemps me saisit; le chauffeur est descendu de voiture pour m'ouvrir la portière avec des " je vous en prie" longs comme le bras. Assise sur la banquette arrière, ma jupe découvre les mille feux du petit brillant coquin sous la lueur de la lune, elle est vraiment un peu courte cette jupe pour la mettre avec des bas ! Sur le trottoir, M. Granier salue le patron venu le raccompagner, il s'installe à coté de moi ; la portière s'est refermée ; les yeux attirés par cette délicate féminité, il me confie à voix basse :

- J'aime bien votre allure, votre façon de vous habiller, votre féminité ; elle devient trop rare à l'heure actuelle. Trop d'hommes s'en emparent en inversant les genres ! C'est fort regrettable, vive la parité, mais avec des femmes, des vraies comme vous.

Pendant son discours, le chauffeur a pris les grands boulevards parisiens pour gagner l'ouest de Paris ; à la hauteur de la porte de Clichy, il se penche vers lui pour échanger quelques mots à voix basse. Celui-ci acquiesce. Il est trop tard pour signaler à Albert que je reste coucher à Paris ; le prévenir avec un texto serait plus correct sans rentrer pour

autant dans les détails, la vérité n'est pas toujours bonne à dire ; Juliana a prévu de revenir demain matin jouer avec Pépito pour permettre à Albert de prendre le train de sept heures ; mon train de retour est à 10H23.

- Vous demanderez à la réception un nécessaire de toilette, dépannage d'une nuit, dis-je !

- Avez-vous l'intention de coucher là ? dit-il tout à sa surprise.

Non, bien sûr que non, je n'ai pas l'intention de coucher avec lui, mais contrainte et forcée, je ne vois pas d'issue possible :

- Parce que vous avez une proposition à me faire ?

- Il existe des propositions malhonnêtes et des propositions honnêtes; les premières seraient totalement déplacées, vous en conviendrez aisément.

- Et la proposition que vous qualifiez d'honnête, quelle est-elle ?

...suite sur le livre...